

# L'ASSOMPTION <sup>(1)</sup>

---

Veni, sponsa mea, veni coronaberis.

(Cant., cant. IV. 8.)

## I

Dans un soupir d'amour plus brûlant que la flamme  
Marie a, vers les cieux, exhalé sa belle âme.  
A la voix du Très-Haut les Apôtres épars  
Vers la sainte Cité viennent de toutes parts.  
Ils conduisent le deuil au pied de la colline  
Où naguère Jésus dans sa splendeur divine  
Nous laissant son amour remonta vers les cieux.  
Mais Thomas n'est pas là ; sans doute, de ses yeux,  
Il souhaite revoir l'Auguste Souveraine  
Que la terre et le ciel acclament pour leur Reine,  
Et dont le nom béni dans un accord touchant  
A déjà retenti de l'aurore au couchant.

Des rochers de Moab aux aiguilles sublimes  
L'astre du jour trois fois avait doré les cimes,  
Et la foule pieuse entourant le cercueil  
Unissait l'espérance aux tristes chants du deuil.  
Thomas parut enfin !... Quelle ineffable ivresse,  
Et dans ces cœurs émus quels transports de tendresse,  
Lorsque Jean, l'œil en pleurs, ouvrit, silencieux  
Le tombeau qui voilait ces restes précieux !  
O prodige !... ô miracle !... ô merveille imprévue !...  
Des fleurs aux doux parfums frappent seules leur vue !  
Vos yeux, fils bien aimés, la chercheraient en vain :  
La Vierge a pris son vol vers le séjour divin.

Mais d'où vient cet éclat qui transforme la terre ?  
Dis-nous pourquoi, Cédron, tes flots semblent se taire ?  
Qui te fait tressaillir, montagne de Sion ?  
Palmiers, pourquoi sourire aux fleurs de ce vallon ?  
Qui verse dans les airs ce fleuve de lumière ?...  
O bonheur ! Dans un nimbe apparaît la première

---

(1) Poème lu au cercle Ville-Marie, à la séance du 27 mai 1887.